



Séance du 27 mai 2021 à 15h

Présidée par Marc Aicardi de Saint-Paul

## *Installation de Gérard Dédéyan*

### **Éloge de Jacques Anquetil**

**Par Gérard Dédéyan**

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire perpétuel, Madame le Professeur Jeanne-Marie Amat-Roze et chère Marraine académique, je tiens à exprimer toute ma gratitude à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer qui, non sans efforts redoublés depuis 2018, a réussi à mettre sur pied, malgré des conditions sanitaires encore problématiques, mon installation officielle.

Je veux remercier également les personnalités qui ont bien voulu honorer de leur présence cette cérémonie : leurs Excellences Élie Yeghiayan, évêque de l'Éparchie Sainte-Croix de Paris des Arméniens catholiques de France – en étant de cœur avec tous ceux que la disparition récente de Sa Béatitude Grégoire-Pierre XX Ghabroyan, catholicos-patriarche des Arméniens catholiques, a mis dans la peine-, Hasmik Tolmajyan, Ambassadrice de la République d'Arménie en France, Dominique de la Rochefoucauld-Montbel, Grand-Hospitalier de l'Ordre souverain de Malte, ainsi que Monsieur Hovhannès Guévorkian, Représentant du Haut-Karabagh en France, le général Jean-Michel Bilemdjian, le général Louis Cador, président de l'Association « Montre-nous ton Visage », Messieurs Jean-Claude Cheynet, Professeur émérite à l'université Paris IV-Sorbonne, membre de l'Institut universitaire de France, et Claude Mutafian, membre à l'étranger de l'Académie des Sciences d'Arménie, toutes personnalités qu'a bien voulu rejoindre le Professeur Denis Fadda, membre de l'ASOM et président international de la Renaissance française.

Initialement embarrassé d'avoir à prononcer l'éloge d'un tisserand, si talentueux fût-il, je me suis rasséréiné en me souvenant qu'une branche de ma famille maternelle portait le patronyme arménien d'Iplijian, formé sur le nom turc de métier *Iplikci* « tisserand » (*iplik*, en turc, « fil »). De fait, une tombe familiale, localisée sans doute dans la province arménienne de Siounik', et datant de la fin du XVIIIe siècle, mentionnait Stép'an Iplikji de Ghap'an, disparu en 1785, dont l'épouse Chahsênim, « fille de Hovasap', l'un des artisans de cuir de luxe d'Akoulis », était décédée en 1773. Cette même famille Iplijian devait émigrer à Smyrne, emporium ouvert sur l'Occident méditerranéen, et, de là, à Manchester, surnommée au XIXe siècle « Cottonopolis ».



Par ailleurs, la lecture, de longue date, de grands historiens, ou orientalistes, m'avait préparé à appréhender en profondeur l'œuvre de Jacques Anquetil : René Grousset d'abord, qui a brassé les mondes, mais a été fasciné par l'Arménie, trait d'union entre l'Asie et l'Europe, Fernand Braudel ensuite, premier historien à mettre en valeur le rôle des Arméniens dans le commerce international, sans oublier l'égyptologue Jean Leclant, qui procéda à l'installation de Jacques Anquetil à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, en 1982, et dont le discours m'a aidé à mieux cerner la personnalité de ce dernier.

Jacques Anquetil était certainement d'une grande sensibilité, doublée d'un sens de la communication que ses débuts dans le théâtre (il était ami de l'acteur Jean Topart qui s'illustra d'abord au TNP, sous la houlette de Jean Vilar) durent stimuler. Mais sa vocation de tisserand fut éveillée par le choc esthétique qu'il connut, à la vue des tissus chatoyants rapportés d'Amérique centrale par son beau-père, l'hispanisant Jean Camp. Dès lors, il s'initia au tissage dans les ateliers de Lyon, puis fonda, en 1965, la Maison des métiers français (130 métiers d'art, dispersés dans toute la France). Jacques Anquetil devait exercer son influence sur les grands couturiers, de Christian Dior à Karl Lagerfeld, en passant par Coco Chanel et Yves Saint-Laurent. Dans les années soixante, il joue un rôle important dans le Secrétariat international de la laine (International Wool Secretariat), créé en 1964 à Sydney, où il encourage la création d'un concours annuel de jeunes créateurs. Je ne puis m'empêcher de mentionner ici ma « petite sœur » Claire Dédéyan, qui, une vingtaine d'années plus tard, sortait major de l'École de la Chambre Syndicale de la Couture parisienne.

Jacques Anquetil découvre ensuite la richesse artistique de l'Afrique, dans le cadre de l'Agence de coopération culturelle et technique, créée, en 1970, à Niamey, et réunissant les gouvernements de 26 pays totalement ou partiellement francophones. Ayant enquêté principalement sur les traditions artisanales africaines, il inaugure, en 1974, une série de 12 volumes, richement illustrés : *L'artisanat créateur en Afrique*. Notre tisserand est devenu, entre-temps, Président de l'Association internationale des métiers d'art.

Mais l'ancienne familiarité d'Anquetil avec la Méditerranée devait lui faire bientôt amorcer un virage vers le monde arabe. Né à Tunis – non loin du sanctuaire de Sidi Bou Saïd - lieu de pèlerinage où l'on venait vénérer un personnage de ce nom, dans lequel les autochtones avaient fait fusionner un pieux soufi et Louis IX, le « saint roi », vénéré par les Arméniens, admiré par les musulmans -, y ayant fait ses études primaires (ses études secondaires furent effectuées à Cannes), initié à la culture du Maroc à l'occasion de sa série susmentionnée, notre tisserand fonde, vers 1978, au Koweït, un Musée de l'artisanat arabe, et rédige, de manière presque concomitante, *L'artisanat créateur du Koweït*. Son projet d'un « Centre méditerranéen de l'artisanat créateur » suscite de l'enthousiasme de l'UNESCO et entraîne son auteur dans un périple incluant presque tous les pays méditerranéens.

Se révélant un écrivain d'une étonnante fécondité, ayant à son actif quelque vingt-cinq ouvrages, de près de quatre-cents pages chacun, d'une écriture fluide et d'une présentation très soignée, voire luxueuse, Jacques Anquetil est en même temps un vrai savant, s'appuyant



sur une documentation solide et à jour, comme l'attestent ses publications de débutant – *Le tissage* (1977) – ou d'enquêteur confirmé – *Le grand guide du tapis* (2003), ouvrage qui me renvoie à mon parrain, Marc Dédéyan, qui fut, en ce domaine, un expert de réputation internationale, conseiller du commerce extérieur de la France.

Explorant le monde à partir du tissage et du tissu, Jacques Anquetil a su instaurer un dialogue fécond entre les continents et les cultures, à l'instar de notre maître – uniquement par lecture de ses œuvres – l'historien orientaliste René Grousset, formé à la Faculté des Lettres de Montpellier et, par la suite, conservateur des plus grands musées de son espace culturel (Musée Guimet, Musée Cernuschi). Des ouvrages d'Anquetil comme les *Routes de la Soie* (1922), *La soie en Occident* (1995), *Les routes du coton* (1999), sont des étapes marquantes de ce dialogue interculturel. Ceci nous amène à évoquer l'intense activité des colonies arméniennes installées, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, à Madras, à Ispahan, à Alep, à Constantinople, et dont certains représentants sont des nobles qui ont reconverti leur énergie dans le commerce international. Les « indienneurs » arméniens, souvent appelés « Choffelins », puisqu'un certain nombre d'entre eux sont originaires de (Nor)Djoufba – un faubourg d'Ispahan, où Châh Abbas Ier, souverain de Perse, les a « déportés », depuis le Nakhitchevan, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, viennent apporter leur savoir-faire aux Marseillais, avec l'appui de Colbert, attentif aux transferts de technologie. C'est ainsi que naît l'indiennage marseillais. Après la Provence, le Languedoc est également touché par ces industriels Arméniens. Venu du Nakhitchevan, installé un certain temps à Smyrne (sous la protection du consul de France), ville portuaire d'une exceptionnelle prospérité, Jean Althen, encouragé par l'Académie royale des Sciences de Montpellier, tente d'acclimater la culture du coton à Lattes, puis introduit celle de la garance (présente en Arménie comme en Géorgie) en Avignon, dans le Vaucluse. Olivier Raveux, historien de l'économie, résume fort bien l'apport des Arméniens : « Cette internationale arménienne de la soie a préparé celle du coton et en a assuré le succès ». Mais ces références aux artisans et négociants arméniens des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles vers lesquelles nous ont entraîné notre « passion arménienne », stimulée par la lecture de Fernand Braudel (*Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*, 1967, 1979), ne doivent pas nous faire oublier la modernité des études conduites par Jacques Anquetil : il ne craint pas d'évoquer des vêtements célèbres, comme la veste Mao, les jean Levi's, dont il étudie les effets sur le comportement amoureux ; la soie lui est l'occasion d'évoquer la sexualité féminine.

Jacques Anquetil, héritier des Lumières, se situe dans le sillage de Diderot et des Encyclopédistes. Il faut rappeler que *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, publiée de 1751 à 1772, en 35 volumes ayant mobilisé 150 collaborateurs, apporta la première évaluation de l'artisanat français. D'une grande humilité, le tisserand Jacques Anquetil respectait, dans leur diversité, toutes les productions artisanales de ce monde, devenant, comme l'écrit Jean Leclant, « un analyste chaleureux des cultures qu'il a cherché à mieux connaître, afin d'en mieux expliquer les productions, les réalisations, les besoins ».



L'enthousiasme de Jacques Anquetil est fondé sur sa foi en l'homme, comme l'atteste son livre sur *La main et la machine* (1972) : pour l'auteur, « l'homme total », caractérisé par « la qualité de la vie intérieure », « la présence de la vie spirituelle », doit pouvoir s'exprimer aussi bien avec ses mains, vecteurs d'une vie intérieure, qu'avec les machines qu'il a créées. Cette posture nous renvoie, peut-être plus encore qu'à Jacques de Vaucanson (1709-1782), le célèbre ingénieur et mécanicien français qui inventa le premier métier à tisser entièrement automatique, à la dynastie arménienne des Dadian, chefs des poudrières impériales sous les sultans ottomans de l'ère des Réformes- *Tanzimat* (1839-1876),-qui, familiers de l'École des Arts et Métiers (fondée à Paris en 1780, par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt), étaient en mesure de fabriquer, dans le domaine des équipements, tout ce que la volonté sultanienne leur commandait.

Tisserand épris de spiritualité, Jacques Anquetil ne pouvait manquer de se pencher sur un des mystères de la Résurrection, d'où son ouvrage, *Je suis le Linceul. Le roman du Suaire de Turin* (1998). Pour ce récit « autobiographique » (la parole est donnée au Linceul) – où seuls les aspects obscurs du Linceul ont donné lieu à des séquences romancées -, l'auteur a utilisé les travaux de sindonologie (*sindôn*, « tissu ») les plus notoires et se réjouit que les chercheurs soient enfin arrivés si près de la preuve de son authenticité. Espérant que ce récit permettra à certains de « faire le passage vers l'inexprimable, l'inaccessible », notre tisserand mystique n'en revient pas moins aux paroles adressées par le Christ à l'incrédule Thomas : « Parce que tu m'as vu, tu as cru. Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu » (Jean, 20, 29). Le questionnement induit par d'autres tissus vénérés, comme la Sainte Tunique « sans coutures » (le *khitôn*, vêtement de dessous), conservée en Géorgie (royaume converti au christianisme dès 337, soit deux décennies environ après l'Arménie, premier État chrétien).

L'humanisme chrétien de Jacques Anquetil a sans doute été nourri du legs de son ancêtre, étudié dans son livre mémoriel *Anquetil Duperron. Premier orientaliste français* (2005), qui, étant allé s'immerger dans la population indigène, avec un don d'empathie prémonitoire, rapporta de l'Inde les manuscrits des livres saints de l'hindouisme et du zoroastrisme. Abraham-Hyacinthe – de son prénom – devait témoigner, après son retour en France, d'une foi catholique empreinte de sagesse et d'ascèse indienne. Deux siècles après lui, l'un de ses descendants, Jacques, mon prédécesseur sur ce siège, allait étudier, non les manuscrits, mais les tissus, dans un esprit d'œcuménisme culturel.